

Yves Gingras, Peter Keating et Camille Limoges, *Du scribe au savant. Les porteurs du savoir de l'Antiquité à la révolution industrielle*, Montréal, Les Éditions du Boréal (« Boréal compact » 105), 1999, 361 p.

Jean-Claude Simard

Volume 28, Number 2, Fall 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/005680ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/005680ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (print)

1492-1391 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Simard, J.-C. (2001). Review of [Yves Gingras, Peter Keating et Camille Limoges, *Du scribe au savant. Les porteurs du savoir de l'Antiquité à la révolution industrielle*, Montréal, Les Éditions du Boréal (« Boréal compact » 105), 1999, 361 p.] *Philosophiques*, 28(2), 466–469. <https://doi.org/10.7202/005680ar>

Yves Gingras, Peter Keating et Camille Limoges, *Du scribe au savant. Les porteurs du savoir de l'Antiquité à la révolution industrielle*, Montréal, Les Éditions du Boréal (« Boréal compact » 105), 1999, 361 p.

Il existe de nombreuses histoires des sciences. Certaines ont une portée universelle. C'est par exemple le cas de la monumentale synthèse dirigée par René Taton (*Histoire générale des sciences*, PUF), de celle inachevée de George Sarton (*A History of Science*), des *Éléments d'histoire des sciences* (dir. : Michel Serres) parus chez Bordas ou encore de l'*Histoire de la science* de l'Encyclopédie de la Pléiade (dir. : Maurice Daumas). Il existe aussi des entreprises disciplinaires ou sectorielles, évidemment plus spécialisées. Comment ne pas évoquer dans une telle optique la somme exceptionnelle de Needham sur la science chinoise (*Science and Civilization in China*), ou celle plus récente de Rosdi Rashed (dir.) sur la science en terre d'Islam (*Histoire des sciences arabes*, Seuil) ? Malheureusement, qu'ils soient généraux ou régionaux, ces travaux sont peu accessibles, de consultation malaisée, et beaucoup trop coûteux pour le grand public ou encore pour les philosophes non spécialisés en épistémologie ou en histoire des sciences. En fait, il n'existait jusqu'à maintenant aucun ouvrage qui se proposât de présenter l'histoire entière de la connaissance, des origines à aujourd'hui, en un format abordable et maniable. C'est le pari que prétend relever *Du scribe au savant* de Gingras, Keating et Limoges. Dans l'édition francophone, cet essai comble ainsi un vide évident. Et, ne serait-ce qu'à ce titre, il ne semble pas avoir reçu, dans les publications savantes, toute l'attention qu'il mérite.

À cause du grand nombre de personnes habituellement mises à contribution, un problème fréquent de ce type d'ouvrage est l'hétérogénéité des sections et l'inévitable disparité des contenus. Parmi les travaux déjà évoqués, seuls ceux de Needham et de Sarton ne souffrent pas de cette carence. Dans le cas qui nous occupe, le fait que les mêmes auteurs aient rédigé conjointement les neuf chapitres du volume donne à l'ensemble une cohésion ainsi qu'une unité de ton et de traitement fort bienvenues. Notons d'ailleurs à ce propos la sobriété du style, élégant, limpide et allant toujours à l'essentiel. Ajoutons encore au solde positif de l'ouvrage d'autres garanties de

succès : une documentation solide, une périodisation claire et pertinente, un ample panorama ainsi qu'un langage technique réduit au strict nécessaire.

Du scribe au savant ne prétend pas renouveler le genre. C'est sans doute pour quoi cette petite synthèse portative n'aborde pas vraiment les grands problèmes théoriques ou méthodologiques qui agitent depuis au moins cent ans le domaine qu'elle arpente à nouveaux frais : internalisme ou externalisme, objectivité ou construction sociale des « découvertes », rapports science-idéologie, existence des paradigmes et ainsi de suite. On a voulu faire utile plutôt que novateur. Par contre, on y discute abondamment les questions historiques majeures qui divisent les praticiens de la discipline depuis plus longtemps encore : causes du « miracle grec » (pp. 78-82), absence d'une civilisation machiniste chez les Grecs et les Romains (pp. 105-109), origines de la Renaissance et de la Révolution scientifique (chap. 5 et 6), etc. Et, ce faisant, l'ouvrage montre à l'occasion beaucoup d'originalité, comme en font foi les deux exemples suivants. Assez inhabituelle, l'idée d'étudier dans une même section les savoirs de l'Égypte et de la Mésopotamie (chap. 1) est éclairante parce que ce recoupement méthodique permet des aperçus inédits sur les éléments communs à ces deux grandes civilisations et sur leur relation apparentée aux connaissances. Ainsi, peut-on constater, le scribe était dans les deux cas spécialiste de l'écriture et attaché aux inventaires administratifs du royaume. Il en va de même pour l'analyse de la maîtrise progressive du régime des vents de l'Atlantique Nord et de l'Océan Indien aux XVe et XVIe siècles (p. 166-168), laquelle permet de comprendre comment il a d'abord fallu à l'époque incorporer la météorologie à la cartographie et à la géographie pour étendre peu à peu le réseau des grandes explorations. Outre ces éléments d'originalité, le texte intègre harmonieusement quelques acquis importants de la sociologie des sciences des trente dernières années. Comme l'indique clairement le sous-titre, les auteurs ont eu le constant souci d'établir le lien entre les connaissances d'une époque et leur assise institutionnelle : musées, bibliothèques, universités et académies ne sont jamais absentes du paysage. En fait, pourrait-on même affirmer, elles y occupent une place stratégique. Ainsi, qu'il s'agisse du scribe d'Égypte ou de Mésopotamie, déjà évoqué, du philosophe grec, du clerc médiéval, de l'humaniste renaissant ou encore du savant des Lumières, l'enquête table sur les « acteurs qui ont produit, conservé et disséminé » la connaissance (p. 11). Il s'agit en conséquence d'une histoire du savoir et de ses bases sociales autant que des théories proprement dites, bien qu'apparemment, il faille surtout entendre ici par « savoir » la somme des connaissances positives. C'est ce que les auteurs appellent pour leur part les « modes d'appréhension de la nature » (p. 9).

Évidemment, pour réaliser une telle ambition dans un cadre aussi restreint, il a fallu opérer certains choix. Par exemple les civilisations extrême-orientales ne sont-elles mentionnées qu'au moment et dans la mesure où leur destin croise, à partir du XVIe siècle, celui de l'Occident (p. 170-176). On se trouve donc en fait en présence d'une histoire du savoir occidental, ce dont les auteurs ne font d'ailleurs nullement mystère. Par exemple encore, le développement des techniques n'est pas abordé de manière systématique, mais seulement dans la mesure où il aiguillonne occasionnellement la transformation des savoirs ; c'est le cas pour les cinq « machines simples » (p. 112) de l'Antiquité (levier, treuil, vis, poulie et coin) ou encore pour le rôle du télescope lors de la Révolution scientifique. Mais, inévitables en pareille circonstance, ces limitations, loin d'affecter la valeur de l'ensemble, en réaffirment *a contrario* le dessein initial.

L'édition originale était parue aux Éditions du Boréal en 1998. Les qualités et mérites de l'ouvrage ont probablement déterminé l'éditeur à le rendre disponible dès l'année suivante en format de poche. À l'occasion de cette nouvelle édition, il est dommage qu'on n'ait pas corrigé les quelques coquilles ou imprécisions, au demeurant fort peu nombreuses, qui émaillent le texte. Voici celles qui m'ont plus particulièrement frappé : l'historien français de l'astronomie s'appelle Paul Couderc et non « Paul Courdec » (pp. 33, 38) ; Isidore de Séville n'a pas vécu au IX^e siècle mais aux VI^e-VII^e siècles (p. 147, fig. 5.3) ; comme le *De revolutionibus* de Copernic ne parut qu'en 1543, il faudrait sans doute lire en p. 214 *trente* ans plutôt que « 20 ans plus tard » ; on trouve en p. 253 « la scolastique » et « les philosophes scholastiques » à quelques lignes d'intervalle ; l'appel de note en p. 311 est fautif (il faudrait probablement lire 32 et non « 31 ») ; l'indication de pagination dans la note 25 (p. 348) semble également erronée. Enfin, toujours au chapitre des réserves, notons que, pour l'instant du moins, l'ouvrage inclut un index des noms et des matières, mais pas de bibliographie. (Peut-être a-t-on prévu une médiagraphie générale dans un éventuel volume II ?)

Par ailleurs, on trouve en cours de lecture certaines affirmations parfois étonnantes. Concédons cependant d'emblée qu'il s'agit bien sûr de questions d'interprétation. Je signale les deux suivantes, qui touchent plus spécifiquement la compréhension du système de Descartes. Étant donné que ce philosophe n'attribue que l'étendue à la matière et le mécanisme aux corps vivants, il est douteux qu'il ait pu proposer un « système philosophique mécaniste et *corpusculaire* cohérent » (p. 252 ; je souligne). Il est également assez surprenant de lire sous la plume des auteurs que Galilée « propose une étude mathématique de la nature dans la lignée d'Archimède, alors que [Descartes] formule une physique qualitative dans la lignée d'Aristote » (p. 256). Il est vrai que la conception de l'expérience chez Descartes est assez différente de celle que l'on trouve par exemple chez un Pascal ou un Galilée. Il est également exact que Descartes cherche une science appuyée sur des principes intangibles (« *causa sive ratio* »). À ce titre, sa physique perd trop souvent de vue l'expérience. Mais il ne faudrait pas pour autant négliger le fait qu'il fut sa vie durant soucieux de se démarquer de la physique d'Aristote, précisément parce qu'elle n'était que qualitative : « Que je ne reçois point de principes en physique, qui ne soient aussi reçus en mathématique, afin de pouvoir prouver par démonstration tout ce que j'en déduirai » (*Les Principes de la philosophie*, II, 64). Et n'oublions pas non plus qu'il adopta l'étendue comme seule caractéristique essentielle de la matière justement parce qu'elle avait l'insigne propriété d'être mesurable.

Cependant, vraiment mineures, ces quelques lacunes ne portent heureusement pas à conséquence. *Du scribe au savant* constitue en définitive une belle réussite et il demeure actuellement unique sur le marché. On ne peut que le recommander chaudement à tous, spécialistes ou profanes. Car qui s'intéresse à la philosophie et à son histoire peut difficilement faire l'économie d'une familiarité minimale avec les sciences et leur développement. Or, ce bref survol en propose une initiation sans douleur, tout en permettant une excellente vue d'ensemble du domaine, à la fois claire, honnête et fermement ancrée dans la sociohistoire des connaissances. En outre, on le sait, humanisme et technoscience empruntent trop volontiers aujourd'hui des chemins divergents. Ils tendent à creuser l'écart qui les sépare, social autant que théorique, devenant deux solitudes en apparence inconciliables ; on a parfois même évoqué à ce propos les « deux cultures » (C. P. Snow). Il importe au plus haut point de

combler un fossé si pernicieux. Parmi les moyens qui s'offrent à nous, l'introduction d'une culture scientifique constitue certainement l'une des voies privilégiées. Et, à mon avis, il faut considérer l'histoire des sciences comme l'une de ses avenues majeures.

Ce premier volume s'arrête à l'aube de la révolution industrielle. S'il est garant du second, qui semble déjà en préparation (p. 10), on attendra la suite avec une impatience légitime. Car, jusqu'à présent, le pari des trois auteurs a été relevé avec brio. Vivement donc, le second et dernier tome de ce projet aussi attrayant que méritoire !

JEAN-CLAUDE SIMARD
Collège de Rimouski